

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Mauriac : une voix d'aujourd'hui pour demain

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1971, tome 67, p. 209-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Mauriac: une voix d'aujourd'hui pour demain

Le plus grand explorateur sur cette terre ne fait pas d'aussi longs voyages que celui qui descend au fond de son cœur et se penche sur les abîmes où la face de Dieu se mire parmi les étoiles.

Julien Green

Romancier, publiciste, essayiste, auteur du *Journal*, des *Mémoires* ou du *Bloc-notes*, Mauriac ne peut être suivi et compris dans les divers domaines où il s'est aventuré que dans la mesure où l'on s'accroche à l'homme qu'il fut d'abord. Mais pour découvrir au mieux l'homme que fut Mauriac, il est impossible de faire abstraction de l'idéal dont il n'a cessé de se réclamer tout au long de son existence.

L'essentiel, pour moi, c'est d'être chrétien.

Idéal qui l'avait imprégné à tel point, que le monde — qu'il voulait « compromis dans son aventure » — n'avait pour lui de sens que transfiguré par la foi : « Le monde n'est pour moi qu'un fond de mer stérile, dès que la foi s'en est retirée. Perdre la foi, ce serait perdre le monde. » C'est pourquoi vouloir faire en Mauriac la part de l'homme et celle du chrétien serait une entreprise tout aussi vaine et illusoire que vouloir déterminer, en chacun de nos regards, la contribution respective de chaque œil.

A ce sujet, l'essentiel est peut-être dit dans ce témoignage que lui rend une journaliste, dont les vues étaient loin pourtant de s'identifier toujours aux siennes : « Pour l'avoir bien connu, j'ose dire que le trait le plus attachant de François Mauriac était le naturel. Naturel du chrétien assuré, certes, d'avoir sa place dans la maison du Père. Et non en bout de table. Mais de la Grâce qui lui avait été donnée, il tirait la liberté d'aller sans masque. En toutes situations, il était lui-même, rien de plus, rien de moins. La paix était avec lui. »

Très tôt, l'aventure de la vie lui est apparue comme ne valant la peine d'être courue que dans une perspective chrétienne. Et les terrains les plus mouvants où se sont exercés la verve et le génie de l'écrivain n'ont jamais désorienté le chrétien. Tel celui de la politique, à propos duquel il écrivait : « Que la passion politique m'entraîne ou m'égare, il n'en reste pas moins que je suis engagé dans ces problèmes d'en bas pour des raisons d'en haut. »

Je nie l'absurde.

Ces raisons d'en haut sont pour Mauriac les seules qui puissent empêcher l'homme de céder au vertige de l'absurde, ce « mystère auquel adhère le monde moderne ». Et si Camus définissait l'absurde comme étant « la raison lucide qui constate ses limites », Mauriac est loin de le contredire quand il écrit : « L'absurdité du monde ne m'apparaît que si nous la mesurons à notre courte raison. »

Le croyant ne doute pas que « le mot de l'énigme existe », mais il sait aussi qu'il n'est jamais donné ici-bas dans la lumière et la certitude d'une évidence : « Le mystère chrétien, c'est la nuit qui rend plus évidente la lumière ; et c'est la lumière qui pénètre la nuit et qui, sans la détruire, l'embrase. »

Révéléateur aussi ce passage du *Journal* : « Si la croix est vérité, la vérité est folle. Je l'accepte de tout mon cœur, de tout mon esprit ; mais que je deviens indifférent au travail séculaire de la théologie pour donner à cette folie l'apparence de la raison ! Ce n'est pas l'absurde qui déconcerte ma foi, mais la logique de l'absurde. »

Et si la vérité était enfantine ?

Jeu d'aveugle dans les ténèbres ? Certes non ! Plutôt le regard d'un enfant que n'a point éborgné le sabotage d'une certaine éducation : celle qui le détourne de ses intuitions géniales et l'arrache aux splendeurs entrevues, pour les remplacer par des lieux communs.

« Je m'en tiens à mon premier regard sur Dieu, à mon regard d'enfant. Et si vous m'accusez d'infantilisme, je me moque de l'accusation parce que ce regard de l'enfant sonde en réalité un gouffre de lumière. »

Et quand il s'en prend à l'art abstrait, c'est, dit-il, que celui-ci « témoigne que l'homme n'a rien à dire, rien à exprimer ni à fixer, s'il se coupe du monde tel que le capte le regard d'un enfant » .

Ces références constantes — et à tous les âges de sa vie — de Mauriac à son enfance ont une autre portée que la simple évocation de souvenirs, tels qu'il peut s'en trouver dans *Un adolescent d'autrefois*. S'il y remonte si souvent, c'est parce qu'ici le visage du passé ne l'attire que dans la mesure où le reflet de l'éternel est sur lui.

« Cette nostalgie de l'enfance ? Je sais ce qu'elle signifie. Elle est la flèche qui indique la véritable direction, non vers une merveille détruite qui ne relèverait plus que du souvenir, mais vers l'enfance qui est esprit et vie, et à laquelle il nous est donné, si nous sommes du Christ, d'avoir part ici et maintenant. »

« Le fait d'avoir vraiment vécu son enfance, écrivait R. Guardini, ne constitue pas seulement une étape précédant chronologiquement l'âge adulte, mais reste un élément permanent de toute l'existence ultérieure. C'est là que se constitue cette assise de l'inconscient qui, plus tard, servira de support à tout. Là s'enfoncent les racines de l'être à une profondeur d'où, la vie entière, elles tireront des sucs nourriciers. »

Aussi Joubert faisait-il remarquer, à propos de la religion, qu'« un seul âge est propre à en recevoir les semences ; elles ne germent point sur un sol qu'ont ravagé ou qu'ont desséché et durci les passions ».

Et c'est bien dans la même perspective, et fort de la même certitude, que Mauriac peut affirmer que « le chrétien discerne dans l'enfance, non un manque, non une absence d'acquis, mais un esprit, une grâce, un pouvoir pour comprendre ce qui est de Dieu, pour Le connaître d'une connaissance tout autre que celle des philosophes et des savants ».

Connaissance à laquelle il dut pour sa part de comprendre que « la foi se confond avec l'amour » et que « croire, c'est aimer ».

La seule vertu dont je serais tenté de me prévaloir.

Vertus d'enfant incontestablement, que cette « simplicité » et cette « naïveté » qui, selon son propre aveu, l'auront tenu à genoux durant toute sa vie, mais qui, de l'enfance à la vieillesse, lui auront permis de sentir, de toucher, de posséder un amour qu'il ne voyait pas. Et quand il affirme que la fidélité est cependant la seule vertu dont il serait tenté de se prévaloir, ce n'est pas par rapport à un acquis considéré par lui comme définitif, et qui l'aurait fait du même coup prisonnier d'un système.

« Pèlerin qui connaît le but où tend son amour, qui sait vers quelle Jérusalem il se hâte ou se traîne, le chrétien le plus faible et le plus démuné

se considère comme une créature toujours en marche, jusqu'à son dernier souffle ; ce jour-là, mais ce jour-là seulement, on pourra dire de lui qu'il est un homme arrivé. »

Mais rien n'apparente le chrétien-pèlerin de Mauriac à ces « esprits-coureurs » dénoncés par Alain, qui « cherchent la vérité comme une chose neuve et que les hommes n'auraient point encore aperçue ». Esprits que Mauriac stigmatisait à son tour quand il parle des « philosophes de ce temps, à qui seule importe la recherche de la vérité, qui ne se plaisent que dans cette recherche, et méprisent les chrétiens de prétendre l'avoir découverte ».

« Pour ceux qui veulent la nouveauté à tout prix, écrivait G. Thibon, la vie ne peut être qu'une succession de commencements qui se détruisent l'un l'autre, qu'une série d'avortements. Il est une soif morbide de nouveauté qui se confond avec le goût de la mort. »

Que la fidélité — au sens où l'entend quiconque se réclame d'un idéal — s'avère impossible au travers de telles démarches, c'est évident. Mais, perspicace, Mauriac dénonce un mal analogue et combien plus sournois quand il écrit : « C'est une facilité pour déchoir que certains se donnent, lorsque, sous prétexte de sincérité envers soi-même, ils épousent, si l'on peut dire, leur propre changement et, chaque jour, détruisent l'image que la veille ils se faisaient d'eux-mêmes. »

Mauriac n'a certes pas gaspillé son esprit à inventer « la vérité qui existe et qui est Quelqu'un » ; celle qui, dès l'enfance, lui « fut enseignée comme ce qu'il lui importait le plus de connaître ». Mais il savait aussi, et mieux que personne, que lorsqu'on nous met une vérité dans la main, tout n'est point fini.

Témoin cet aveu qu'il nous livre : « L'esprit critique a été chez moi éveillé très tôt. Et si ma pieuse mère m'a marqué à jamais du signe chrétien, sa religion formaliste, vétilleuse, a très tôt alerté les refus de ma raison. Il y avait selon la nature toutes les chances qu'un esprit tel que le mien fût rebuté par la religion qu'on m'avait enseignée. »

Et c'est ici qu'il faut produire — parce que très important par rapport à l'histoire de sa fidélité — le constat de filiation que Mauriac établit à l'égard de « ce Pascal à qui il doit tout » : « Je doute que sans lui je fusse demeuré fidèle, ou plutôt je me représente mal ce qui sans lui eût servi de support à ma fidélité, aux époques de crise, celles de ma propre histoire, celles de l'histoire des hommes. »

Aussi est-ce peut-être, en définitive, le secret de sa fidélité que nous livre Mauriac lorsque, reconnaissant sa « dette envers Pascal », il écrit : « Nous tenons dans notre poing serré ce *Mémorial* — ce parchemin signé avec l'éternel Amour — que nous n'avons jamais vu, et qui pourtant ne nous aura pas quitté un seul jour durant ces soixante années. Nous l'aurons tenu, entre nos mains jointes, non pour fuir le réel, mais pour atteindre à la suprême réalité, non pour changer la vie, mais pour changer de vie, grâce à un dépassement ininterrompu de soi. »

Je me suis endormi dans les délices.

Changer de vie, se dépasser sans cesse, beau programme ! Mais comment Mauriac pourrait-il prétendre y avoir conformé sa vie, alors qu'il lui faut consentir à l'aveu que voici : « Je me suis assis sur une borne, résigné à ne pas aller plus loin, encombré de mille choses vaines, de tous ces bagages que je traîne. Je suis demeuré immobile, ligoté par mes habitudes jouisseuses. Mon Dieu, je ne crois pas que vous me repoussiez à cause de cet hédonisme inguérissable, mais je crois qu'il m'a arrêté et immobilisé dès le départ, et que je n'aurai pas fait un pas de plus vers Vous. »

Mauriac aurait-il donc trahi, sa vie durant, l'idéal entrevu dès cette « adolescence où tout fut changé pour lui » ? Supposition d'autant plus gratuite et téméraire, que Mauriac nous révèle peut-être ici le meilleur de son expérience chrétienne. Car, s'« il n'est jamais trop tôt pour apprendre au chrétien que la religion ne consiste pas à s'émouvoir, mais qu'elle tient toute dans la possession d'un Dieu caché », qui donc pourrait mesurer, mieux que lui, le bien-fondé du mot que rapporte Alain : « Exister, c'est oublier plus d'une fois par jour, et plus d'une fois par heure, ce qu'on a juré d'être. »

Et puis, au dire même de Mauriac, « un homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement le signe qu'il préfère quelqu'un. Il peut aimer beaucoup d'autres choses, être sensible au charme d'une vie toute différente, comprendre Montaigne et Nietzsche — mais quelqu'un est dans sa vie, qu'il préfère, même en le trahissant ».

La Grâce fait flèche de ce bois pourri.

Aux yeux de Mauriac, « l'amour conjugal, qui persiste à travers mille vicissitudes, paraît être le plus beau des miracles, quoiqu'il en soit le plus commun ».

N'est-ce pas un peu dans la même perspective qu'il semble entrevoir l'autre amour — celui qui « apporte avec lui sa certitude » — quand il écrit : « Que reste-t-il en moi dont je me puisse prévaloir ? Rien d'autre que, dans la trame d'infidélité qui constitue une longue vie, ce fil qui court depuis le commencement, que rien n'a pu rompre jamais ; et voilà que tout le reste de l'étoffe est en lambeaux ; et ce fil demeure que Vous tenez. »

Cette expérience du chrétien fidèle, nul ne l'a peut-être mieux explicitée que Dom S. Stehman dans *Le Voyage à l'ancre* : « La vie d'un homme est un voyage ; mais c'est un voyage à l'ancre, un voyage immobile. Dès le départ, nous sommes fixés. Fixés, mais libres ; comme une barque à l'ancre. Et les vagues viennent à nous, et le vent, et l'aventure et les chances du voyage. Les marins emportés dans ce périple imaginaire et réel ne le terminent qu'en découvrant qu'une chaîne part de leur bâtiment, et que cette chaîne est retenue au sable de la mer. Seuls n'arrivent pas ceux qui brisent la chaîne, et s'en vont. Pour aboutir où l'on se trouve, il faut voyager sans partir. »

Expérience que J. Green traduisait pour sa part en ces termes : « On est à Dieu sans le savoir, près de lui sans le savoir quand on va vers lui ; le voyage est déjà le terme du voyage, on est arrivé quand on est en route, puisqu'il est la route. »

Il serait tellement plus rassurant pour le chrétien de pouvoir embrasser d'un regard satisfait le glorieux sillage d'une vie en marche vers l'éternité. Mais, disait le Père Dehau, « plus nous croyons, plus augmente le poids des ténèbres ». Et c'est pourquoi, plus le croyant se veut fidèle, moins il doit compter avec le réconfort en lequel peut se complaire un voyageur à mesurer le chemin parcouru.

Parce qu'on n'en finit jamais de partir et de repartir, le continu d'une vie de foi n'apparaît à la conscience chrétienne que dans la perspective d'une ligne souvent brisée : « Notre vie spirituelle aura été une suite ininterrompue de faux départs. Nous nous éloignons lorsque Dieu se tait, c'est-à-dire à l'instant précis où le vrai progrès s'amorce dans l'aridité, où la dévotion sensible ne nous détourne plus de Celui que nous cherchons. Le cœur nous manque à l'entrée même du désert nu de la foi, alors que nous allons faire enfin le premier pas vers l'inimaginable découverte. »

Un abîme va nous engloutir.

Mais encore faut-il ne pas se méprendre sur le sens de la découverte dont il s'agit ici. Car elle n'est autre en définitive que celle évoquée par Joubert avec la finesse qu'on lui connaît : « Quand on a trouvé ce qu'on

cherchait, on n'a pas le temps de le dire. Il faut mourir. » Et c'est bien ce que Mauriac semble avoir entrevu, lui aussi, quand il écrit : « L'homme arrivé, aussi haut qu'il soit arrivé, découvre que c'est toujours, finalement, à une salle d'attente que nous aboutissons ; et il regarde battre, au vent de l'éternité, la porte qui ouvre sur le gouffre. »

Considérations qui prouvent assez, si besoin est, qu'au-delà des ruptures qui s'inscrivent dans la continuité de la vie présente, il est encore un saut dans le vide, auquel tout chrétien — fût-il le plus assuré et le mieux arrivé — doit consentir un jour. Car, pour Mauriac, « avoir la foi, ce n'est pas forcément croire qu'il existe un semblant de continuité entre ce que nous appelons la vie et l'éternelle contemplation ».

Il est bon qu'avant que nous le quittions, le monde nous quitte.

Et « le vieux pèlerin, si près d'arriver au but de son pèlerinage », de s'interroger : « Qu'y a-t-il au-delà des espaces ? Quelle est cette lumière que les yeux mortels ne reflètent pas ? » Vaines questions ! Et comment pourrait-on s'y complaire, puisque « l'homme qui pense à la mort est pareil à quelque poisson des profondeurs tiré sur la plage. Ah ! quelle hâte de replonger dans le temps et dans l'espace, et de s'y ébrouer ! »

Mais alors, se demande Mauriac, « comment se préparer à la mort si nous n'y pouvons arrêter notre pensée ? » Et nulle autre réponse, que celle qu'il donne ici, ne pouvait mieux consacrer et couronner la fidélité du chrétien qu'il fut, et qui savait n'avoir « pas mérité de faire un pas de plus vers cette joie qui s'achète au prix d'un renoncement à tout le sensible » : « Se préparer à la mort, c'est dénouer nous-mêmes, un à un, les liens qui nous tiennent ; c'est rompre le plus d'amarres que nous pouvons, de telle sorte que lorsque le vent se lèvera tout à coup, il nous entraînera sans que nous résistions. »

Nous ne devons rien écrire qui n'exprime notre secrète vie.

« Quel péril, pour l'écrivain croyant, que cette facilité qu'il a de rendre le lecteur attentif et grave ! L'idée qu'on se fait de lui, d'après certains moments de sa vie exprimés dans certaines œuvres, correspond-elle à ce qu'il est en réalité ? Le monde, qui juge les autres hommes par ce qu'ils ont de pire, accorde souvent à l'artiste chrétien l'étrange faveur de ne voir en lui que les sommets ; il suit la ligne de faite de cette destinée ; il s'en tient à ces grandes affirmations, à ces témoignages solennels de quelques livres et de quelques articles. »

Il n'empêche que, pour ce même monde, un écrivain qui avouait avoir « tout disposé pour gagner sur tous les tableaux de l'éternité et du temps », et qui, « vivant, a suscité des fureurs, demeure après sa mort une cible. Un cadavre encore vulnérable, quelle tentation pour les survivants ! Il laisse des traces écrites : celles qu'on connaît déjà, mais d'autres aussi, et qui sont le gibier de l'espèce Guillemin... »

Mais si quelque avocat du diable, sollicité par cette chasse, devait entreprendre un jour de faire le procès du chrétien François Mauriac, qu'il inscrive d'abord, en tête de son dossier, cette réflexion de Saint-Exupéry : « Je respecte celui qui, à travers les mots et même s'ils se contredisent, demeure permanent comme l'étrave d'un navire, laquelle malgré la démente de la mer revient inexorable à son étoile. »

Roger Berberat